



Une harmonie en arrière

Paul-Antoine Miquel

► **To cite this version:**

Paul-Antoine Miquel. Une harmonie en arrière. Annales Bergsoniennes IV, Presses Universitaires de France, pp.132-145., 2009. <halshs-00714998>

HAL Id: halshs-00714998

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00714998>

Submitted on 11 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une harmonie en arrière

Paul-Antoine Miquel

Introduction

Les idées simples ont la vie dure en philosophie et elles tournent souvent au simplisme. Relevons celle d'un Bergson philosophe de l'élan vital qui placerait des forces supranaturelles au sein même du monde naturel et empêcherait le développement de l'explication scientifique. Bien entendu, un penseur spiritualiste de ce type n'apporterait rien à l'épistémologie et le mieux serait de refermer rapidement le cahier poussiéreux d'un passé révolu que sa lecture réveillerait.

Face à Bergson, il y aurait **au contraire** Darwin, l'auteur de l'une des plus grandes révolutions scientifiques de tous les temps. Au lieu d'avoir recours à un principe vital, ce dernier fournirait une véritable théorie scientifique fondée sur l'hypothèse de sélection naturelle. Il nous ferait sortir de la vision essentialiste de la nature et renverrait le vitalisme et le spiritualisme aux oubliettes.

Les idées simples ont la vie dure en philosophie. Bergson philosophe de l'élan vital, certes. Mais qui se souvient que l'élan est fini ? Qui se souvient que cette force métaphysique n'est cause des effets qu'elle produit qu'en prenant « corps avec ceux-ci » et en étant « déterminé par eux autant qu'elle les détermine ». Drôle de force métaphysique en vérité. Peut-on dire que l'élan vital est une force immanente, et qu'il s'oppose ainsi à l'idée d'un Dieu transcendant ? Mais que veut dire le mot « immanent » ? Si l'on s'en tient à l'un de ses plus fameux usages, il est lié chez Spinoza à l'idée de substance divine, qui est « en soi » et « conçue par soi », substance dont la proposition 11 du Livre I de l'*Ethique* atteste qu'elle est également « cause de soi ». Son essence enveloppe donc son existence, propriété justement essentielle qui la définit comme force auto-déterminante. Comment donc cette substance, cause immanente de tous les modes qui suivent de la seule nécessité de sa nature par la médiation de l'entendement divin, pourrait-elle être l'effet des effets qu'elle produit ? Dire que l'élan est fini, c'est dire qu'il est lui-même causé par quelque chose, c'est dire que son essence ne précède donc pas son existence, existence qui ne suit pas de cette dernière comme un simple prédicat de sa substance.

Darwin théoricien de la sélection naturelle, certes. Mais quelle est au fond l'idée la plus dangereuse de Darwin ? Comment donner un sens à cette hypothèse de sélection naturelle ? Il y a une réponse proposée par le philosophe américain Dan Dennett qui pense aller plus loin ainsi que celle apportée cinquante ans plus tôt par le naturaliste Ernst Mayr.¹ Il ne suffit pas, affirme Dennett, de distinguer la question « comment » et la question « pourquoi » en biologie. Il ne suffit pas de dissocier, derrière la question pourquoi, la question « pour quoi », « dans quel but », de la question « d'où cela vient-il ? ». Là n'est pas l'idée vraiment dangereuse, corrosive. Là n'est pas l'acide universel. Certes, toute chose n'a de sens en biologie qu'à la lumière de l'évolution, mais ce n'est pas la vraie leçon de Darwin. Ce que propose le naturaliste anglais, pour Dennett, c'est de nous apprendre à distinguer « ordre » (*order*) et « dessein » (*design*). La sélection naturelle est un algorithme, ou une famille d'algorithmes, une machine à trier les variations bête et aveugle. Elle est aveugle, car elle n'agit pas *pour* quelque chose, elle n'a pas d'intention, pas de finalité. Elle fonctionne, c'est tout. Mais une fois qu'on la met en marche, elle ne dévie pas de son chemin. Il n'y a donc rien de fondamentalement contingent dans l'évolution. Tel est le message de Darwin,

¹ Daniel C. Dennett, *Darwin est-il dangereux ?*, (traduction française par Pascal Engel de *Darwin's Dangerous Idea. Evolution and the Meanings of Life*, New York, Simon & Schuster 1995), Paris, Odile Jacob, 2000; Ernst Mayr, 'Cause and Effect in Biology', *Nature*, 134, 1501-1505, 10 November 1961.

selon Dennett, qui s'oppose ainsi à Stephen J. Gould.² Tout revient à peu près sous la même forme, et le grand ancêtre n'est pas Bergson, mais Nietzsche qui a conçu l'image de l'éternel retour.

Nous allons montrer dans cet article qu'il n'en est rien. Nous allons montrer tout au contraire par delà toutes les visions simplistes de la philosophie et de la science que Bergson et Darwin soulèvent le même problème : comment concevoir que l'harmonie est bien en arrière et non pas en avant, comment concevoir qu'elle est une unité d'impulsion et non pas d'aspiration ? Voilà pour nous l'idée la plus dangereuse de Darwin, qui est aussi celle de Bergson, mais qui n'est ni celle de Dennett, ni celle de Dawkins.³ Nous allons montrer que derrière cette idée, il y a un projet fondamental : celui de concevoir une épistémologie sans démon, sans crochet céleste. Et cette idée passe par la critique du programme adaptationniste programme qui fabrique le pire de tous les crochets célestes, et critique que nous trouvons à l'œuvre **dans Darwin et dans Bergson** .

1. Chez nous dans l'univers.

Pour le montrer il faut accepter une condition préalable. Il faut mener une analyse patiente du texte de *L'évolution créatrice*. Il s'y joue quelque chose de fondamental, quelque chose qui n'est pas entièrement explicité par Bergson lui-même. Rappelons, comme il l'écrit, que nul philosophe n'est tenu d'achever la philosophie et que la réflexion qu'il propose n'a sans doute pas encore pris une pleine conscience d'elle-même en 1907.

Bergson reste toujours prisonnier de son ancrage spiritualiste, c'est vrai. On pourra toujours l'attaquer sur ce point. Mais il propose, dès l'introduction de son troisième ouvrage, de passer de « notre existence » à « l'existence en général ». C'est dire que la durée n'est pas seulement en nous, mais dans les choses. L'univers matériel dure et il est pourtant en même temps « hors de nous », donc dans l'espace. Il n'est donc plus question de se débarrasser de l'espace pour le penser. Il n'est plus question de revenir à une conscience qui aurait la souveraine et solitaire responsabilité de penser la différence entre la durée et l'espace, de même que le *Dasein* aura celle de penser la différence entre l'être et l'étant, **dans** Heidegger. Il faut au contraire se plonger dans la *physis* de l'univers. Il n'y a d'ontologie que dans et à travers une cosmologie. Voilà le tournant fondamental que la phénoménologie ne saura pas prendre et que Bergson pourtant prend, comme le fera ensuite Whitehead.⁴

Reste que Bergson ne le prend pas ce tournant la même manière que le philosophe anglais. Puisque l'univers matériel est dans l'espace, il n'y a pas de pensée de l'univers qui ne passe préalablement par l'étude de ses propriétés spatiales, c'est-à-dire par la science, l'intelligence. Mais l'intelligence à « un surplus de force à dépenser », c'est ce que révèle sa mise en perspective évolutionniste, dans le chapitre II de *L'évolution créatrice*. Elle apprend à se « réfléchir », à « élargir son objet » qui ne peut donc plus être purement spatial.⁵ C'est ainsi et seulement ainsi que l'intuition peut naître, une intuition qui est bien aussi « réflexion », voire « surréflexion » comme le dira un autre pensionnaire célèbre du Collège de France?, une intuition qui « chevauche l'intelligence », au lieu de lui tourner le dos. Car la science pense, pour le Bergson de *L'évolution créatrice*. Elle montre du doigt l'absolu, même si la plupart du temps, elle ne sait pas bien dire ce qu'elle montre et qu'elle ne le montre que partiellement. Cette thèse étrange, sans précédent dans l'histoire de la pensée, signifie à rebours que l'intuition philosophique ne parle au propre que lorsqu'elle parle au figuré. Elle ne parle que dans et à travers le langage des images : l'élan, le

² Henri Bergson, *Evolution créatrice (dorénavant notée EC)*, Paris, 1907 : 165. Pagination universelle.

³ Dawkins, R. (1976) *The Selfish Gene*. Oxford University Press, Oxford.

⁴ *Process and Reality: An Essay in Cosmology* (1929).

⁵ *E.C.* : 178.

courant, l'onde immense, le réservoir de vapeur, l'explosion de l'obus, etc. Le langage de la philosophie ne peut viser la complète transparence et sa position n'est plus fondationnelle. La métaphysique que Bergson commence à construire ici est une métaphysique du dépassement, ce que Frédéric Worms nomme joliment « la transcendance horizontale ».⁶ L'intuition dépasse l'intelligence, mais il faut pour cela que celle-ci vienne avant.

Et l'intelligence vient bien avant, dans les trois premiers chapitres de *L'évolution créatrice*. Aucun doute. Regardons, non pas les professions de foi spiritualistes de l'auteur, mais la manière dont le texte fonctionne. Certes la métaphysique de l'élan vital doit dépasser la connaissance du vivant, mais non sans en avoir pris la pleine mesure.

Il faut reconnaître d'abord que les systèmes vivants ne sont pas comme les autres, « car on ne peut pas les isoler artificiellement », ce dont atteste l'exemple du réservoir de vapeur percé du Chapitre III de *L'évolution créatrice*.⁷ Voilà pourquoi la vie ne se loge pas dans l'individualité, mais dans l'hérédité, ou plutôt dans la lutte dialectique entre individualité et hérédité. C'est pourquoi l'onde immense est aussi ce que Bergson appelle « une énergie génétique ».⁸ C'est pourquoi il faut écarter la thèse de l'hérédité de l'acquis pour la penser correctement. Il faudra du courage épistémologique en 1907 en France pour s'opposer ainsi au courant lamarckiste, rejeter les conclusions qu'il tire des expériences de Brown-Séguard, et relever l'importance de la thèse weismannienne de « la continuité du plasma germinatif ». Bergson ne refuse pas non plus l'idée darwinienne de « lutte pour la vie », ni même directement celle de sélection naturelle. Mais il est vrai qu'il ne conçoit pas l'épistémologie comme le fera la philosophie analytique naissante de Russell, ou même du premier Wittgenstein. Le but de l'épistémologie ne peut pas être simplement de clarifier des problèmes scientifiques, notamment grâce à l'usage d'outils logiques. L'intuition est réflexion, elle élargit l'objet. Elle montre donc les limites de la science. Elle montre ce que la science explique et ce qu'elle *ne sait pas expliquer*. La science ne sait pas expliquer ce qu'elle touche, ce qu'elle éprouve. Quand elle essaye, elle fabrique une mauvaise philosophie, une mauvaise « métaphysique inconsciente » que Bergson va nommer le « scientisme ».⁹

Reprenons donc l'hypothèse de sélection naturelle. Il y a quelque chose qu'il faut apprendre à évacuer dedans. La vie est « tendance », « gerbe, créant, par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes ».¹⁰ Il faut donc que « l'évolution » soit « autre chose qu'une série d'adaptations aux circonstances », comme le prétend « le mécanisme ».¹¹ L'évolution a donc du sens, mais pas comme des énoncés du langage humain. Son chemin en effet, « est créé au fur et à mesure de l'acte qui le parcourait ». Elle a un sens, mais aussi une forme causale, celle que nous avons relevé précédemment, celle d'une « force vitale », d'une « énergie génétique », qui n'est « cause » qu'en « faisant partie de l'effet » et en « prenant corps avec lui », en étant « déterminée par lui » en même temps qu'elle « le détermine ».¹² Voilà pourquoi la force vitale est finie par essence, toujours « inadéquate » à l'œuvre qu'elle tend à produire. C'est une force de dépassement, de transcendance horizontale, qui n'existe que par les obstacles qu'elle rencontre. S'il n'y a plus d'obstacle, il n'y a plus de chemin à créer, plus de dépassement.

Que faut-il donc évacuer ? Ce n'est même pas le mécanisme. C'est « le mécanisme radical »¹³. Il faut se garder de confondre ces deux termes que Bergson dissocie soigneusement. Une petite analyse est nécessaire pour le comprendre. En quoi consiste le mécanisme ? Le

⁶ Communication orale, Tokyo.

⁷ « car on ne peut pas...artificiellement » *EC* : 16 ; L'image du réservoir de vapeur apparaît p. 248.

⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁹ *La pensée et le mouvant*, P. 71.

¹⁰ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, *op. cit.* p. 100.

¹¹ *Ibid.*, p. 102.

¹² *Ibid.* 165.

¹³ *Ibid.* 39.

mécanisme n'est pas la mécanique. Une montre est un mécanisme. Si nous démontons ses pièces, elles obéiront toujours aux lois de la mécanique. Mais la montre aura perdu sa fonction technologique caractérisée par le fait qu'elle montre l'heure. Nommons mécanisme un ensemble de contraintes « logiques » ou « technologiques » qui se surajoutent aux contraintes physiques et permettent à un système d'éléments d'obtenir une fonctionnalité.

La sélection naturelle est-elle un mécanisme dans ce sens ? Cette idée de contraintes qui se « surajoutent » n'est rien d'autre que ce que Dennett nomme le postulat de « neutralité du substrat », celle qui, selon lui, fait de la sélection naturelle l'équivalent d'un algorithme ou d'une famille d'algorithmes, ce qu'il nomme aussi « une grue (*crane*) » ou encore un « méta-engin (*metaengine*)¹⁴ ». La neutralité du substrat n'est en fait qu'un nom pudique pour désigner ce que les philosophes analytiques contemporains nomment « la survenance ». Une réponse positive serait bien agréable. Mais si tel est le cas, *nous concevons la sélection naturelle comme un objet technologique, voire un objet informatique*. Avons-nous le droit de le faire ? Avons-nous le droit d'utiliser de cette analogie, de cette métaphore, pour penser l'évolution ?

Voilà le risque, clairement soupçonné par Bergson. A concevoir la sélection comme un mécanisme, nous risquons de tomber dans le piège du « mécanisme radical ». En quoi consiste ce piège ? Je cite ici Bergson :

En résumé, si les variations accidentelles qui déterminent l'évolution sont des variations insensibles, il faudra faire appel à un bon génie – le génie de l'espèce future – pour conserver et additionner ces variations, car ce n'est pas la sélection qui s'en chargera. Si, d'autre part, les variations accidentelles sont brusques, l'ancienne fonction ne continuera à s'exercer, ou une fonction nouvelle ne la remplacera, que si tous les changements survenus ensemble se complètent en vue de l'accomplissement d'un même acte : il faudra encore recourir au bon génie, cette fois pour obtenir la *convergence* des changements simultanés, comme tout à l'heure pour assurer la *continuité de direction* des variations successives.¹⁵

Si les variations sont faibles, comment s'accumulent-elles ? Comment éviter le problème des mutations neutres ? Ce problème est plein de sens en biologie de l'évolution, même s'il existe aujourd'hui des modèles. Nous n'allons pas les analyser ici.

Si les variations sont brusques, comment peuvent-elles opérer sans casser la machine ? La génétique mendélienne réveillée par de Vries ne suffit pas à répondre à la question. Elle ne permet pas de comprendre comment un gène s'exprime, comment s'opère le passage du génotype au phénotype. Elle permet encore moins de tenir compte de tous les niveaux d'interactions entre allèles, entre gènes, entre démes que la génétique des populations va relever ensuite. Elle ne permet finalement même pas de donner une réponse claire à la question : qu'est-ce qu'un gène ? Là encore, nous ne nous perdrons pas dans la technicité d'un débat pourtant toujours actuel.

Nous voulons nous attacher à un problème plus fondamental : Comment faire pour écarter les bons génies ? Telle est en effet la thèse du mécanisme radical : le monde, la nature, l'évolution sont comme de belles machines fabriquées par des bons génies. Est-ce également la thèse de Darwin ?

2 - L'idée la plus dangereuse de Darwin.

¹⁴ Daniel C. Dennett, *Darwin est-il dangereux ?*, (traduction française par Pascal Engel de *Darwin's Dangerous Idea. Evolution and the Meanings of Life*, New York, Simon & Schuster 1995), Paris, Odile Jacob, 2000;

¹⁵ *Ibid.*, p. 69.

J'ai retrouvé un texte, ces derniers temps, un texte de *L'Essai* de 1844. J'ai été fort surpris de découvrir en le lisant que la réponse était : oui. En 1844, Darwin pense encore la sélection, non pas seulement comme la puissance qui l'emporte, mais comme un mécanisme conçu par une puissance démoniaque qui pourrait prévoir dès le départ toutes les conséquences de son fonctionnement, comme s'il y avait Dieu ainsi sorti de la machine. Nous sommes typiquement dans le programme adaptationniste. La puissance démoniaque renvoie évidemment à l'image du démon de Laplace analysée par Bergson dans le premier chapitre de *L'évolution créatrice* :

« Supposons maintenant un Etre doté d'un pouvoir de pénétration suffisant pour percevoir des différences dans l'organisation intérieure et extérieure échappant au regard humain, dont la prévoyance s'étendrait sur les siècles à venir, et qui veillerait avec un soin infaillible à sélectionner dans une certain but la progéniture d'un organisme produit sous l'effet des circonstances précédentes ; je ne vois aucune raison concevable qui l'empêcherait de former une nouvelle race (ou plusieurs s'il isolait la souche de l'organisme originel et travaillait sur plusieurs îles) adaptée à cette fin¹⁶ ».

De même que le démon de Laplace pouvait prévoir l'état futur de l'univers, car il connaissait la position et la vitesse de tous ses éléments dans le présent, le démon de Darwin peut prévoir toutes les transformations que la sélection naturelle peut opérer et que l'œil humain ne peut pas voir. L'ensemble des organismes vivants apparaît ainsi comme un système entièrement défini par ses contraintes internes. L'évolution n'est qu'une sorte de voie du calcul entièrement spécifiée par ces contraintes et que l'être humain ne peut pas connaître. Rien de nouveau ne s'ajoute donc au cours du temps. Il n'y a que le déroulement de ce programme déjà défini en germe dans les contraintes qui le rendent possibles.

Bergson ne peut pas accepter une telle perspective pour deux raisons essentielles. La première est qu'il ne s'agit pas d'une perspective scientifique. Pour que ce programme remplisse sa fonction, il faut aussi que nous soyons ignorants de celle-ci. Un tel système de tous les organismes biologiques de l'univers ne peut être défini par l'ensemble de ses contraintes internes que pour un démon, un bon génie, un être métaphysique, et non pas pour un observateur humain. L'observateur humain, si résolument scientifique qu'il puisse être, sera obligé de composer toujours avec la différence entre les contraintes internes qui définissent un système et les facteurs externes de perturbation qui s'y ajoutent. La sélection naturelle n'est-elle elle-même précisément pas l'un de ceux là ? N'est-elle pas précisément ce qui nous oblige à penser qu'en biologie, non seulement nous devons tenir compte des forces de perturbations, mais qu'elles prennent une importance centrale ? La réponse de Darwin à cette question cruciale va changer profondément entre 1844 et 1868. Nous y reviendrons.

Mais il y a une seconde raison. Cette mauvaise métaphysique que le physicien fabrique est précisément toujours une métaphysique essentialiste. C'est elle qui est à l'œuvre dans l'hypothèse du « mécanisme radical » qui porte un autre nom aujourd'hui, vous l'avez deviné, c'est le nom de « physicalisme ». Pour les physicalistes, ceux qui veulent que les faits physiques fixent les faits, ceux qui veulent que tout événement naturel puisse aussi être défini comme un fait physique, « la totalité du réel » est « posée en bloc, dans l'éternité ». Il y a un niveau de description et d'explication des phénomènes naturels qui existe en droit et sur lequel le temps n'agit pas, c'est le niveau physique. Il est tel par lui-même et, que nous soyons capable de l'expliquer complètement ou pas, il est en droit pleinement intelligible, comme un grand livre de la nature ou comme le grand livre de la vie. Peu importe que nous ne sachions pas tout lire. La puissance démoniaque peut le faire. Ce niveau est bien celui d'une métaphysique essentialiste. La nature est d'essence physique, d'essence mécanique. Elle ne l'est pas pour nous. Elle l'est en soi.

¹⁶ *Ebauche de l'origine des espèces*, tr. Lameere, PU Lille, 1992 : 46.

C'est bien entendu cela que Bergson conteste et telle est le cœur de sa réflexion critique. Il faut dissoudre l'essentialisme physicaliste, car le temps agit sur les systèmes vivants. Les formes vivantes, la forme même de la transformation de ces formes vivantes procède de son action et non pas l'inverse. Il n'y a donc pas et il ne pourra pas y avoir d'espace des phases de l'évolution dans sa globalité universelle. Telle est le sens de la prédiction bergsonienne. S'éloigne-t-elle si considérablement de celle de Darwin ?

J'ai longtemps cru que, lorsque Darwin usait en 1868, dans la *Variation des animaux et des plantes*, de la métaphore du précipice pour tenter de préciser le sens de l'hypothèse de sélection naturelle, et qu'il critiquait clairement l'argument du grand dessein, il s'en prenait à d'autres auteurs, comme Asa Gray, qu'il cite.¹⁷ Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'en réalité il s'en prenait à lui-même et révisait sa propre position. C'est pourtant bien le cas. Peut-on concevoir la sélection naturelle comme un algorithme qui fonctionne pas à pas et qui vise à accomplir une tâche préalablement fixée ?

En quoi consiste la sélection naturelle ? Soit un précipice, et tout en haut des rochers en équilibre instable. L'action du vent, de la pluie, la résistance des sols, tout cela explique le travail de l'érosion responsable de la chute des rochers en bas du précipice. Un architecte passant par là a l'idée d'utiliser les fragments de pierre pour construire une maison. Les pierres ne sont pas taillées à cet effet. Mais certaines sont plates et pourraient servir de dalles. D'autres sont rectangulaires et pourraient servir de linteaux, etc. Les fragments de rochers sont les variations héréditaires et l'architecte est la sélection naturelle. Que signifie l'image ? Voici la réponse de Darwin :

« L'expression d'accidentelle donnée à la forme des fragments qui se trouvent au fond du précipice n'est pas rigoureusement correcte ; car la forme de chacun dépend d'une longue suite d'événements, tous obéissant à des lois naturelles...Mais relativement à l'emploi qui peut être fait de ces fragments, leur forme peut rigoureusement être dite accidentelle¹⁸. »

Notons ici que ce qui justifie l'usage du mot "accidentel" n'est pas la manière dont les variations se produisent, mais la relation entre les variations qui se produisent et l'action de la sélection naturelle. Peut-on encore concevoir l'architecte, comme un algorithme, comme un horloger aveugle ? Voici la réponse de Darwin :

« Un créateur omniscient doit avoir prévu toutes les conséquences qui peuvent résulter des lois qu'il a lui-même imposées. Mais peut-on raisonnablement soutenir qu'il ait ordonné avec intention, employant ces mots dans leur acception ordinaire, que certains fragments de pierre prissent des formes telles que le constructeur pût, par leur moyen, élever l'édifice¹⁹? »

Qu'est-ce qui est à discuter ici ? Ce n'est pas simplement l'idée d'un Dieu omniscient. Voilà la difficulté. Ce qui est à discuter, c'est l'idée qu'il y ait un point de vue du système, par opposition à un point de vue de l'observateur. C'est l'idée qu'il y ait un point de vue du système entièrement

¹⁷ Charles Darwin, *The Variation of Animals and Plants under Domestication*, J. Murray, London, 1868, 2 volumes. La variation des animaux et des plantes sous l'effet de la domestication, trad. fr., Paris, Reinwald, 1868.

¹⁸ Charles Darwin, *The Variation of Animals and Plants under Domestication*, J. Murray, London, 1868, 2 volumes. La variation des animaux et des plantes sous l'effet de la domestication, Vol 2, trad. fr., Paris, Reinwald, 1868 : 461.

¹⁹ Charles Darwin, *The Variation of Animals and Plants under Domestication*, J. Murray, London, 1868, 2 volumes. La variation des animaux et des plantes sous l'effet de la domestication, Vol 2, trad. fr., Paris, Reinwald, 1868 : 461.

défini par ses contraintes internes. C'est bien le contraire que dit ici Darwin, l'action de la sélection est accidentelle, les pierres ne sont pas taillées pour faire une maison. Elles tombent, c'est tout. L'action de la sélection sur l'organisme est une action de perturbation. Elle n'apparaît pas comme une contrainte interne, mais comme une force externe au système sur lequel elle agit. Il n'y a donc aucune relation d'homogénéité liant dans un même tout les variations héréditaires et les lois qui font qu'elles se produisent d'une part et l'action de la sélection d'autre part. Le système en question ne peut pas être défini et décrit par ses grands invariants, comme en ce qui concerne un système physique classique. Puisque donc la sélection vient perturber le système du dehors et modifier son fonctionnement, ce qu'elle fait n'est pas non plus descriptible à l'avance. Non seulement il n'y a pas de point de vue du système, mais il y a une action du temps. La description de la sélection comme règle, comme norme, ou si l'on veut comme mécanisme, dépend structurellement de ce qu'elle fait et non l'inverse. Voilà pourquoi l'harmonie est en arrière. Voilà pourquoi la vie - et nous retrouvons là un point de vue également bergsonien et darwinien - procède par « bifurcation », « dissociation » ou encore « divergence », et non par « association » ou « fabrication ». La sélection naturelle ne fabrique rien, ne permet à personne de fabriquer quoique ce soit. Ce n'est justement pas une grue ou un méta-engin, comme le sont les machines humaines. Nous voyons aussi, par conséquent, à quel point ce point de vue nous éloigne de la pensée de Dennett.

Conclusion

Celui qui tombe dans le piège de l'anthropomorphisme n'est pas toujours celui qu'on croit. Méfions-nous donc un peu plus des métaphores technologiques quand elles prétendent servir de concepts philosophiques ou scientifiques. Nous sommes encore en plein dedans aujourd'hui. Bergson et Darwin ne se recourent pas complètement et j'ai montré ailleurs que le second donne beaucoup plus d'importance à la sélection naturelle que le premier.²⁰ Il est vrai également que Darwin recherche un principe de maximisation, alors que Bergson tend à en rejeter l'usage.

Mais l'un et l'autre rejettent les Démons. Ils rejettent l'idée qu'il puisse y avoir un point de vue du système, une voie du calcul indépendante de celle de l'observateur. Si la sélection est bien un mécanisme ou une règle, il faut admettre qu'elle agit comme un agent perturbateur, comme ce qui caractérise l'incapacité que nous avons de définir un système biologique par l'ensemble de ses contraintes internes, sans faire intervenir des entités métaphysiques, comme le Démon du premier Darwin. Ce qu'il en résulte, c'est que la description de la règle intègre ainsi celle de son fonctionnement et que réciproquement le fonctionnement de la règle est susceptible d'en modifier la description. La route, le chemin est « ainsi créé » au fur et à mesure de l'acte qui le parcourt, comme le dit Bergson cette fois. Il n'est pas créé à l'avance. Et cela pose évidemment un difficile problème épistémologique : un tel fonctionnement peut sans doute être partiellement simulé, voire reproduit. Mais une telle simulation ne saurait immédiatement être synonyme de prévision.

Ce autour de quoi tournent nos deux penseurs en refusant ainsi d'introduire des Démons pour penser le cheminement de l'évolution, c'est bien d'un problème épistémologique majeur : le problème de l'émergence, non pas comme un fluide phlogistique, mais comme l'exigence de prendre au sérieux ce « pas à pas », ce temps qui agit sur les phénomènes naturels d'une manière irréversible. Voilà pourquoi, comme le dit le grand naturaliste Theodosius Dobzhansky, rien de sérieux ne peut être pensé en biologie, sinon à la lumière de l'évolution.²¹

²⁰ Paul-Antoine Miquel, *Bergson ou l'imagination métaphysique*, Paris, Kime : 2007.

²¹ « Nothing in biology makes sense except in the light of evolution » : l'expression apparaît pour la première sous la plume de Theodosius Dobzhansky dans « Biology, Molecular and Organismic », *American Zoologist*, 4, 1964, p. 443-452 (elle figure à la page 449 de l'article)

et donnera son titre à un article publié pour la première fois dans *The American Biology Teacher*, 35, 1973, p. 125-129.